LA LUMIÈRE



N° 163 — 27 MAI 1891. — SOMMAIRE : LETTRES DE L'ESPRIT INITIATEUR HERMÈS, 9e Lettre « Népenthès. » — LA MARCHE DU MONDE UNIVERSEL (Déchaud). — SPIRITISME PRATIQUE (Lucie Grange). — LE LIBRE EXERCICE DE LA MÉDECINE (Lucie Grange). — Histoire vraie : LA DOUBLE VUE (Mary Summer). — LES APPARITIONS DE JEANNE D'ARC (Dr Gaston de Messimy). — QUELQUES DATES AU SUJET DE JEANNE D'ARC (Joseph Fabre).

LETTRES DE L'ESPRIT INITIATEUR HERMÈS

9e LETTRE

NÉPENTHÈS

Le temps est noir pour les Fils de la Terre. Ils sentent tout le poids de leurs fautes, quoique, de ces fautes, ils n'en conviennent point.

Le mal est profond dans les consciences. Les fils de la Terre souffrent en se plaignant de leurs frères. Ils ne voient pas sur eux-mêmes ce qu'ils voient sur autrui ; ils jugent et condamnent arbitrairement.

Le corps est malade comme l'âme est souillée. L'équilibre magnétique est rompu. L'air est vicié. Les maisons tremblent. De sourds grondements souterrains décèlent l'envahissement du feu ; tout est morne à la surface comme en un cimetière. La terre se couvre de linceuils.

Le verbe de Dieu a répandu au sein de quelques cœurs élus, le ferment de l'espérance, qui fait éclore les Pensées de la vraie vie, pour le renouvellement de toutes choses.

Ces cœurs sont les calices qui absorbent les suavités divines, pour les répandre en semences de salut au sein de la terre dévastée. Dans la disette de la spiritualité, ces cœurs dispensent une nourriture. Dans les catastrophes où des milliers de victimes gémissent, ils répandent le baume adoucissant. Dans la misère, ils prodiguent l'or.

Les cœurs du saint amour de Dieu sont sauvés pour se faire sauveurs ; riches pour se faire dispensateurs de vrais trésors : en paix pour répandre la paix.

Les fils de Dieu reçoivent pour donner aux fils de la Terre, afin que les fils de la Terre deviennent des fils de Dieu ; qu'ils soient éclairés et bons.

Aimés de Dieu, qui détenez en votre sein les vrais trésors pour le bonheur terrestre, voici le moment arrivé d'en commencer une ample distribution.

Une génération se lève, pure, noble et dévouée, pour la régénération des dégénérés.

Le puissant remède est apporté au milieu des cloaques immondes. Un immense ensevelissement de monstres de débauches aura lieu, puis l'air sera purifié.

Les attristés des hontes du siècle, recevront leurs dédommagements dans les satisfactions de leur bon travail. Dieu ré-

gnant en leur cœur, les consolera et les revêtira de puissance.

Un grand, un parfait remède est entre les mains des missionnés de votre époque présente terrestre, pour la réveiller de sa torpeur dans les souillures du crime.

Toute une légion va se lever en face du mal, afin de le vaincre sous toutes ses formes.

Vous voyez, chers amis, que ma lettre d'aujourd'hui est toute d'actualité et comme prophétique, pour vous annoncer des changements, particulièrement sur le mode moral spiritualiste.

Le népenthès, c'est à vous les travailleurs de la bonne cause que je l'apporte. C'est pour dissiper la noire mélancolie de vos âmes découragées, que je vous donne, le puisant au fond de mon cœur, ce breuvage talismanique vraiment divin, seul puissant, extrait du parfait amour. Cet amour qui se traduit par des sacrifices, et ces sacrifices qui sont sur la terre une semence dont les fruits mûriront pour l'éternité.

Le profond sujet qui est le but principal de mes Lettres, vous paraît oublié.

Mes bien aimés, ma Pensée ne perd point de vue ce que j'ai pour mission de dire et de démontrer, même expérimentalement. Vous avez bien dû vous apercevoir combien ce sujet était délicat à traiter, puisque c'est, en vérité, le secret de la génération des êtres dans le monde perfectionné qui se prépare. Je dois céder à la force des circonstances, qui combat souvent la force de dévouement. Cela, non pour moi qui ne crains rien, mais pour ma chère Habimélah qui a tout à craindre. En attendant l'heure où elle pourra vous transmettre ce que nous avons la mission de faire connaître, je vous ai placés sous les projections de la force fluidorifiante. Ce qui fait que lorsque nous pourrons parler librement, vos esprits seront mûrs pour nous écouter et nous comprendre.

Je vous visite tous lorsque vous lisez la *Lumière* ; je vous connais tous ; je sais que vous n'êtes pas dix qui me comprendriez. Donc, attendons.

Tout mûrit vite sous une poussée universelle de la force fluidorifiante. Aussi le sujet de l'amour, si mal interprété, va-t-il de lui-même se faire jour de divers côtés à la fois. Chacun va chercher à l'ennoblir selon son inspiration. Ce travail sera utile et bon. Il préparera le règne de l'amour vrai ou connaissance divine de ce qui est l'amour divin insufflé au cœur de la créature, comme principe latent d'un bonheur qui lui est encore inconnu.

LA MARCHE DU MONDE UNIVERSEL

La science a enfin admis que rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme, et que la forme seule est périssable. C'est donc l'éternel mouvement du monde universel, aussi bien dans ses parties que dans son ensemble. Rien, en effet, n'est immuable dans la marche de la nature, la vérité seule repose sur des fondements qui ne peuvent changer.

La transformation continuelle de tous les éléments de la nature, donne lieu aux contrastes les plus bizarres et aux affinités les plus étranges.

La goutte de rosée qui perle et brille sur l'herbe fraiche le matin d'un beau jour, les larmes chaudes et ardentes qui coulent sur les joues roses de la jeune fille, au printemps de la vie, n'ont-elles pas servi des milliards de fois à former d'autres corps qui n'étaient animés d'aucune sensibilité ?

Tout change donc, tout se modifie. Les mœurs, les lois et les coutumes des peuples suivent la marche du progrès des civilisations. Chacun donc doit tendre à son amélioration individuelle et au progrès universel. C'est l'éternelle loi qui régit les êtres et les mondes.

Le spiritisme est assurément le stimulant

le plus logique, le plus consolant et le plus sûr pour faire comprendre à ceux qui méconnaissent ces vérités, que le monde moderne ne réalisera son but et n'assurera la durée de son existence qu'en le prenant comme principe générateur de son programme. C'est sous l'égide de cette sublime croyance que la nécessité de l'union des efforts de tous et le besoin de l'équitable répartition des droits et des devoirs, des profits et des labeurs dans la grande communauté sociale, seront reconnus comme le meilleur moyen d'activer et régulariser le progrès général en vue du bien être de tous.

Deux obstacles cependant entravent les progrès du spiritisme : le matérialisme et le cléricalisme. Le premier n'est pas tenace, car il finira par céder devant les lumières de la raison et la voix de la conscience ; le second, plus enraciné, reposant sur le *Syllabus*, se cramponne à des privilèges matériels, qui lui assurent l'honneur et la richesse. Tant que son état-major fonctionnera sous la protection de l'Etat, il restera l'ennemi acharné du spiritisme qui bat en brèche ses privilèges. Dans une semblable situation, on peut considérer cet ennemi comme irréconciliable.

Mais, en attendant que l'état social soit assez avancé pour comprendre les avantages de l'émancipation morale et sociale, le spiritisme a besoin de serrer ses rangs et de marcher hardiment dans la voie du bien, en prêchant par l'exemple.

Aujourd'hui le spiritisme étant répandu dans tout l'univers, le nombre de ses adhérents s'impose aux yeux même de ses ennemis. Ceux qui autrefois se bornaient à tourner en ridicule cette croyance, sont obligés maintenant de la discuter et de reconnaître que ses principes sont fondés sur la raison et sur la science. Le jour n'est donc pas éloigné où il pourra marcher drapeau déployé. Dans ce jour béni, les hommes comprendront que cette doctrine, qui n'assujettit pas la pensée, repose sur la vérité éternelle et qu'elle est la base la plus solide de toute institution sociale.

Cette croyance a des beautés qui charment tous ceux qui les approfondissent ; les horizons infinis qu'elle montre à l'homme élèvent ses pensées au-delà du monde terrestre. Mais si nous voulons attirer à nous les hommes de bonne volonté, marchons droit dans le chemin de la vertu, qui se traduit par la bienfaisance envers nos frères malheureux. Ah ! que notre cœur ne reste jamais fermé en face du malheur.

Mais les abus se glissant partout, il faut nous méfier des faux-frères, qui sont l'ivraie de nos sublimes enseignements. Il est certain que le spiritisme ne peut être à l'abri des convoitises terrestres. Sans montrer un ostracisme, qui ne peut entrer dans nos aspirations, nous ne devons pas moins nous tenir en garde contre les faux frères.

Notre croyance est aussi ancienne que le monde ; les variations et les éclipses qu'elle a subies sont le résultat de la variabilité des civilisations.

Timée, dit Tiédman, vivant au IVe siècle avant Jésus-Christ, promet à ses fidèles adhérents la vue des morts. Cette affirmation prouve que ce philosophe enseignait les communications entre les vivants et les morts.

Ariste, qui vivait du temps de Cyrus, était reconnu comme un homme qui pouvait faire sortir l'âme du corps et l'y faire rentrer à volonté. C'était donc ce que le spiritisme appelle l'incorporation, état dans lequel l'esprit quitte son corps, dans lequel entre un esprit qui vit dans le monde invisible.

Les Egyptiens, les Chaldéens, les Perses, les Indiens, les Hébreux, les Grecs et les Romains connaissaient tous ces sciences que les nouvelles civilisations s'efforcent de reconstituer.

Les mystères égyptiens enseignaient que la totale connaissance ne peut être révélée qu'aux initiés qui ont pu traverser les épreuves. Il faut, disaient-ils, mesurer la vérité selon les intelligences : la voiler aux faibles, auxquels elle ferait perdre la raison ; la cacher aux méchants, qui ne peuvent saisir que les fragments, dont ils feraient des armes de destruction.

Dès la plus haute antiquité, il y avait des sacerdotes, des époptes, des mages qui tenaient cachée une doctrine ésotérique, enseignée sous le nom de mystères, que les

hiérophantes tenaient cachée dans le secret des temples.

L'ésotérisme, qui suit le degré de civilisation des peuples, contient les principes de la vérité éternelle et immuable. C'est donc la religion rationnelle de tous les temps et de tous les pays, puisqu'elle est universelle.

Mais les peuples de notre civilisation, ballottés par l'incertitude qui est la conséquence inévitable des religions actuelles, n'ont pas de giron et ressemblent à des navigateurs sans pilote et à des navires sans gouvernail et sans boussole. Ceux qui sont noyés dans les sombres sphères du doute, ressemblent aux voyageurs égarés dans le désert.

Aujourd'hui que les moyens d'instruction sont à la portée de toutes les intelligences et que les mystères d'autrefois sont devenus les vérités actuelles, et que le spiritisme, que les anciens appelaient ésotérisme, se montre à tous les regards; cela n'est guère permis.

Mais les sciences n'ayant pas été écrites par les anciens, leur reconstitution ne s'opère que péniblement et à l'aide du monde invisible.

Les chercheurs du monde moderne ne se bornent pas aux faits matériels de ces sublimes enseignements, la morale divine qui en découle forme surtout le fondement de vérités qui ont pour base Dieu, l'âme immortelle, la solidarité humaine, la fraternité universelle dans l'union du monde visible avec le monde invisible.

Ces riantes théories réunissent tous les êtres et tous les mondes dans l'harmonie universelle qui forme la synthèse de toutes les aspirations et le but de tous les efforts.

Que l'amour soit donc toujours le lien de tous les bons spirites, qui ne confondent pas le fonds avec la forme.

DÉCHAUD.

SPIRITISME PRATIQUE

Le spiritisme à l'ordre du jour est plus positif qu'idéal. De simple amusement de salon — je parle selon le monde, — il est devenu un moyen pratique, du moins que l'on croit tel, pour la recherche et le développement des vérités scientifiques les plus variées. Les vérités spéciales, en supposant qu'elles soient dûment démontrées chacune, ouvriront-elles les voies nuageuses d'une Vérité mère de tout ? C'est ce que beaucoup de spiritualistes pensent sans oser l'espérer, vu que, dans le domaine de l'invisible et de l'inconnu, plus on pénètre, plus l'on s'égare. C'est un monde fermé par Dieu que l'homme veut forcément ouvrir. La vérité est d'abord que Dieu ouvrira ce monde lorsque ce sera véritablement utile. Les divines clefs, en attendant, sont bien gardées.

La tendance des savants à scruter des mystères dont jadis ils ne faisaient point cas, prouve que le monde marche à grands pas vers ses destinées. Il y a tout lieu de croire, si le désir mûrit la fécondante pensée pour déterminer l'acte révélateur, qu'avant peu nous serons heureux tous. La vérité apparaîtra. Encore faut-il que pour si grande manifestation, soient nécessaires la saine pensée et le saint désir !...

Qui sera l'instrument des merveilleuses découvertes ? A qui sera donnée la clef du Temple éternel ?

Plusieurs, déjà, ont cru la posséder.

Les uns après les autres, ils se sont aperçus, ou bien l'on s'est aperçu pour eux, qu'ils n'avaient qu'une clef factice, un semblant de la vraie clef. Ils sont restés sur le seuil du Temple affaissés et mornes de leurs stériles efforts. Ayant beaucoup travaillé, ils n'avaient rien fait de bien. Systèmes sur systèmes se sont échafaudés, qui n'ont jamais été que des systèmes. Les hommes à systèmes, devenus des esprits, ont même perpétué leurs errements parmi les mé-

diums. Restés dans les voies fausses, ils les y ont attirés.

Rien, rien encore n'a pu triompher de ces difficultés suprêmes qui se présentent à l'infini dans l'Infini.

Lorsqu'un médium a produit des vérités erronées ou des phénomènes falsifiés, on ne s'est pas beaucoup inquiété de la dose de charlatanisme et de l'impudence qui pouvaient exister dans les fourmillères fatales des mauvais Esprits hantant le genre humain. On a préféré, du moins on a cru naturellement juste, de condamner le médium.

C'est dans la condamnation perpétuelle des médiums que se trouve, cependant, aux yeux de sages observateurs, la condamnation des expérimentateurs terrestres.

Les débutants étant presque toujours des ignorants des faits, sont ou cruellement railleurs ou *bonassement* crédules. On ne songe point que ces états d'âme, de plus les états cachés de conscience, agissent sur l'ambiant fluidique et déterminent les erreurs, les tromperies et les mystifications.

Donc, sans préparation aucune, celui qui veut voir sans croire et celui qui veut connaître en croyant sans raison, s'approchant du médium, toujours sensitif et généralement craintif, pour obtenir *ex-abrupto* la solution d'un problème, risquent bien des échecs.

C'est la situation générale des petits groupes d'aujourd'hui, qui ne songent guère à la vraie mission du spiritisme, mission toute moralisatrice et de progrès spirituel ; qui attendent des Esprits des renseignements d'hommes d'affaires avant tout, ensuite de ce que l'on pourrait nommer *la raison de la Pensée créatrice*. En savoir plus que Dieu n'en veut dire, forcer Dieu, c'est le comble de leurs vœux. Malheureusement, ce n'est qu'un *comble*.

Un médium admirablement bien doué s'est levé à l'horizon, tout à côté de personnes pouvant tirer un merveilleux parti de ses facultés. Ce médium sert admirablement notre thèse en ce qui touche l'indépendance des Esprits et la variété de leurs opinions.

Nous voici, nous les terriens de Paris, en mesure d'assister à ce spectacle tant désiré par les bons croyants cachés, au panégyrique des manifestations médiumiques intellectuelles. C'est déjà beaucoup : cela nous reposera un peu du tapage banal des esprits frappeurs qui tenaient vraiment trop de place.

Une célébrité contemporaine, M. Simonin, vient de publier ses *Dialogues* (1) avec les Esprits par l'intermédiaire de Mademoiselle J. D. et de Madame H. C'est Mademoiselle J. D. qui est au premier plan. On n'avait rien encore produit d'aussi étrange et curieux que ces *Dialogues*, et ils pourront causer un progrès en ouvrant les yeux à plus d'un. M. Simonin dit au public qu'il a trouvé les lois principales de la *Science* psychique, cherché et donné les moyens d'établir la base de l'unité de croyances pour l'humanité entière et de paralyser les effets des cyclones, qui, sur toute la surface du globe, détruisent des villes entières. Il a fait d'autres découvertes. Les Lois de la pensée humaine sont, selon lui et d'après ses recherches, connues et clairement démontrées. Les corps politiques et les corps savants, ayant fait autour d'elles la conspiration du silence, M. Simonin ne s'est point rebuté pour cela. Voyant la mauvaise volonté des vivants, il a voulu voir s'il rencontrerait des apôtres de la vérité dans le monde des Esprits. (Il voulait, sans doute, dire : si les Esprits ne lui donneraient pas la vérité, que personne n'avait encore pu avoir.

Une centaine d'Esprits ont été interrogés par l'intermédiaire de deux *médiums écrivains*, Madame H... et Mademoiselle J. D... L'ouvrage est donc bien spirite avant tout et très sincèrement fait. M. Simonin s'y montre même homme de grande foi, car il ne lui vient pas à l'idée de douter de la personnalité des Esprits auteurs des éclaircissements demandés. Ces Esprits ont pourtant des noms tels que ceux-ci : Marie, mère de Jésus, saint Paul, Bouddha, Zoroastre, Homère, à côté des Renan, Voltaire et Loyola.

Ah ! combien le monde a marché !!! Lors-

(1) *Dialogues entre de grands Esprits et un vivant*, par Amédée H. Simonin. Chez F. de Launay, 78, rue Taitbout. 3 fr. 50.

que le livre par Hab. *Prophètes et Prophéties*, parut, il y a peut-être dix ans, il fut fort mal accueilli par les kardécistes, parce qu'il avait de ces noms-là, et il fut rayé des catalogues. Je suis bien heureuse que les médiums actuels aient plus de chance. Cependant, le droit de contrôle est toujours utile et bon ; nous devons, les uns par les autres, nous contrôler ou plutôt nous étudier et nous encourager, au lieu de nous nuire.

Que ressort-il une fois de plus de ces *Dialogues* mis au jour par un homme épris de science et d'amour de l'humanité, travailleur ardent pour le progrès et ami, finalement, de ces pauvres êtres honnis et bafoués que l'on a nommés médiums comme on les aurait nommés hystériques ou fous ?

Il ressort, ce qui est connu depuis longtemps, mais pas de tous, que le Monde des Esprits est un Monde indépendant comme le nôtre, où l'on pense et dit ce que l'on croit, et surtout ce que l'on peut et ce que l'on veut.

Parfois l'Esprit évoqué étant absent, un Esprit quelconque — il y a des fantaisistes partout — peut répondre à sa place.

Je dois dire ici une opinion qui me vient de la révélation des guides de la *Lumière*. Les Esprits sont hiérarchisés de telle sorte, que tout Esprit appartenant à un groupe d'action spécialisée, est autorisé à se manifester sous le nom de chef. Ainsi, si je signe une communication du nom de Michel l'archange, je ne suis pas obligée de croire que c'est Michel même, mais tout au moins un des milliers de sa phalange. Si ce n'est Michel, c'est un Michel. Ce fut cette conviction qui me donna la hardiesse de braver les stupides préjugés d'une classe d'expérimentateurs, qui refusent aux personnages importants le droit de signer leur nom, et qui ont tellement la subjugation et l'infatuation du petit personnalisme qu'ils accusent d'un *orgueil* singulier ceux qui disent recevoir la visite d'un ange. Beaucoup préfèrent à un ange, leur ancien concierge. Hé ! oui, certainement, mes amis, je pense bien comme vous, si vous croyez que le concierge puisse être un ange à sa manière ; cependant, est-ce là une raison bien sérieuse pour mettre à la porte des anges plus authentiquement révérés, prouvant leur supériorité par leurs bons conseils.

C'est ce que M. Simonin n'a pas fait. Il a trouvé que Daniel, Lao-Tseu, Jeanne d'Arc pouvaient être appelés aussi bien que Torquemada, Machiavel et Tibère. Pour sûr il eut fait un froid accueil, malgré tout, à Monsieur et Madame Denis, à Monsieur et Madame Boulotte, le cocher, la cuisinière, l'épicier, la modiste, qui se seraient présentés pour expliquer les lois psychophysiques ou autres.

Tout spirite éclairé, tout homme sensé et de bon jugement, ne haussera, du reste, point son admiration d'après la sonorité vaine d'un nom. Il prendra pour certain que les mérites et non les titres terrestres font seuls l'être digne et grand. Partant de ce principe, on admet les noms quels qu'ils soient et l'on accepte les communications d'où qu'elles viennent, en sachant les apprécier à leurs diverses valeurs. Logiquement, on ne questionnera point Zoroastre pour parler vivisection et cuisine, ou Allan Kardec pour savoir s'il existe quelque chose de plus vrai que le spiritisme.

En somme, il n'y a que les petits esprits d'une majorité d'hommes qui s'offusquent des grands noms, eussent-ils appartenu à des hommes petits. Et le mot « orgueil, » si vertement et facilement lancé à la face du médium qui produit les soi-disant *grands noms*, devrait, en bonne justice, faire retour sur le nez de l'envoyeur. Car si, dans sa mesquine petitesse, l'homme n'était un grand orgueilleux de sa personne, il ne jalouserait et ne condamnerait pas les grands de convention.

Madame H..., Mademoiselle J. D... et M. Simonin ont fait preuve d'un audacieux courage ; ils ont bien fait.

Nous avons tous notre droit de critique ; ce n'est pas un auteur intelligent qui se plaint jamais de judicieuses observations, lorsqu'elles sont inspirées par une bienveillante sympathie et l'amour du bien.

Il est donc bien certain que pas plus ces *Dialogues* qu'autres livres semblables, ne pourront plaire à tout le monde. Partant, la critique saine exerce son droit.

Notre humble critique personnelle, avec

toutes les réserves que comporte notre ignorance relative ou notre différence d'initiation, porterait sur plusieurs points. Nous n'en citerons qu'un, celui de Marie, mère de Jésus. Marie a répondu comme une protestante. Elle ne trône point au milieu des anges : elle est *troublée* de voir l'avancement de Jésus, elle est *gênée* et *embarrassée* devant lui.

Voilà qui est bien difficile à croire ! surtout pour ceux qui ont la certitude du contraire.

On ne peut qu'admirer dans ces communications, la spontanéité des réponses au moyen de l'écriture, et leur netteté sur des sujets ardus de philosophie et de métaphysique.

En Amérique, il y a beaucoup de médiums, tel Colville, que nous reçûmes une fois à Paris, à la *Lumière*, auxquels on pose les questions les plus diverses ; qui y répondent instantanément et avec de longs développements comportant même les divisions d'un discours.

En Europe, cette faculté est rare ; elle n'existe, quand elle existe, que sous forme laconique. On dirait que sous notre ciel, le souffle inspirateur est plus court que dans le Nouveau-Monde.

Et c'est, en effet, ce que l'on constate dans les *Dialogues* de M. Simonin.

Le principal instrument des réponses médiumiques, Mademoiselle J. D..., ne parle point comme un conférencier ; elle écrit véiocement. Puis chacun a bientôt fini.

Saint Vincent de Paul s'est fait guide et truchement.

Il va chercher ou appelle les Esprits évoqués par M. Simonin.

Et l'on croit que l'Esprit arrive et parle lui-même.

Il n'en est pas toujours ainsi, tant s'en faut.

Il suffit, pour le plus souvent, que l'esprit intermédiaire établisse entre lui, le médium et l'être spirituel éloigné, un courant lumineux fluidique spécial. C'est alors le téléphone invisible, du moins l'être évoqué peut venir ou se servir de l'acoustique fluidique, et le guide directeur peut devenir transmetteur, même tout seul.

Un sujet comme M[lle] J. D...., doué exceptionnellement d'un nombre considérable de *notions essentielles* et universelles, est parfaitement apte à recevoir la projection de la pensée et les éléments de discours et dissertations. Mais encore, son trasmetteur, Vincent de Paul, peut suppléer largement à ce qui pourrait manquer. Ce qui explique pourquoi le médium n'est point fatigué.

Je me permettrai d'aller plus loin et d'avancer que le médium serait, au bout de peu de temps, sous le coup de terribles obsessions, s'il n'en était ainsi.

Une personne qui, sans guide sérieux et puissant, doué d'énergie, de vouloir, de bonté et de force fluidique tout ensemble, se mettrait à évoquer sans méthode, sans ordre, sans préparation, tous les saints du calendrier, les héros de l'histoire et les maîtres de la science, aboutirait à une sorte de folie, à l'épilepsie, et qui sait encore à quoi !..

Une profonde leçon est donnée aux évocateurs d'Esprits ; tous apprennent ce qu'ils ont besoin d'apprendre. L'homme léger est dupé ; son pareil de l'au-delà s'amuse à ses dépens. L'homme intéressé est trompé ; les conservateurs de trésors, mauvais esprits à fleur de sol, déroutent ses recherches. L'homme orgueilleux est humilié ; les *puritains atrabilaires* ont gardé, dans les voies fluidiques, leur haine contre les terriens qui lèvent la tête ; ils se plaisent à leur jouer de mauvais tours. Des deux côtés les comédiens sont nombreux et les facétieux fabriquent des romans qu'ils donnent pour la vérité.

Ainsi se déforme l'histoire. Ici un esprit dictera une vie de Jésus où Marie est violée par un grand prêtre, puis mère de beaucoup d'enfants. Là, une vie de Jésus où Marie est réellement vierge et mère de son fils unique, le Messie. D'un côté Jésus aime à rire ; de l'autre, il pleure toujours. Et Jeanne d'Arc ? Les uns lui font lancer l'anathème contre l'Eglise, les autres lui font bénir tous ses décrets.

Puisqu'il y a tant de communications contradictoires, nous sommes donc parfaitement sûrs que le monde invisible est pareil au nôtre. Au milieu de tant de luttes et de rancœurs, il se trouve même des Esprits dé-

sireux d'anéantir leur être fluidique, comme sur Terre on se suicide. Souvent quelques-uns en cherchent les procédés et plusieurs ont déclaré que ce n'était pas impossible.

Il faut lire le livre excellent publié par M. Simonin, que nous ne pouvons pas exposer en détail. On y verra que si tout n'est pas à prendre comme parole d'Evangile, c'est, en tout cas, fort nécessaire, outre la raison purement scientifique, pour nous instruire et développer notre entendement des solidarités indéniables entre les vivants terriens et les vivants de l'espace.

Nous sommes, les uns et les autres, reliés par une chaine souvent fort étroite, quoiqu'au sein de la liberté. Les passions, des deux côtés, font beaucoup d'aveugles et d'esclaves. Et, pour expliquer comment nous et eux nous pouvons être véritablement heureux et libres, il faut autre chose que du *pratique* selon le monde terrestre. Un peu d'idéal est nécessaire, ensuite beaucoup de moralité.

Approfondissant à un degré plus immortellement divin que superficiel, je cherche dans et par la *Lumière*, la vraie doctrine de vérité, et je pense que, finalement, peut-être plus tôt que nous ne le croyons, elle sera révélée chez les Esprits qui ne l'ont pas, et chez les Hommes qui la cherchent. Mais il pourrait se faire que ce fut par un moyen tout inattendu des uns et des autres.

LUCIE GRANGE.

LE LIBRE EXERCICE DE LA MÉDECINE

Un document bibliographique me fournit l'occasion d'écrire un second article pour le présent numéro de la *Lumière*. Il s'agit d'une très petite brochure de 25 centimes, *Thèse sur le libre exercice de la médecine*, par Gaston des Rioux de Messimy, Médecin-Lauréat de la Faculté de médecine de Montpellier.

Le docteur Gaston des Rioux de Messimy a traité le sujet, non seulement en spécialiste convaincu de la *vraie* médecine, mais aussi en spiritualiste de première marque.

Il parle des défauts et de l'insuffisance des médecins : « Sur cent, sur mille, combien ont la vocation réelle de l'art d'Esculape ? . . Dieu sait la quantité prodigieuse de médicaments plus ou moins nuisibles que les médecins ont prescrit à leurs clients ! Combien de potions, de sirops, de loochs, de pilules, de capsules, de purgatifs, de vomitifs, de sels, de poudres, d'extraits, de teintures, d'élixirs, sortant de l'officine pharmaceutique ??? Que d'estomacs irrités, brûlés ! Que de santés délabrées par l'usage de ces diverses drogues... Quel barbare attirail de médicaments ou de moyens externes propres à martyriser cette pauvre peau humaine ! Des emplâtres, des vésicatoires, des mouches, des thapsias, des sinapismes, des cautères, des moxas, des caustiques, des sétons, des embrocations, des acupunctures, des ventouses, des saignées... des coups de lancette, des coups de bistouri, des cautérisations avec le fer rougi ou au thermocautère, des inoculations, des transfusions, etc... Plaignons les pauvres patients victimes de la science officielle... Là, comme ailleurs, c'est le billet à la loterie ; pour un de favorisé, combien de mal partagés, combien même de trépassés, sinon d'estropiés pour le restant de leurs jours !!! »

Pour être porté par un médecin, voilà un jugement sévère. Seul, du reste, un homme de la corporation peut être véritablement bien renseigné. S'il est juste et droit, il parle. Et il a chance d'être mieux cru que personne.

C'est d'ailleurs en conscience que parle le docteur des Rioux de Messimy, faisant valoir le bien à coté du mal et n'exposant le mal ou l'abus en médecine, que pour ne pas laisser sous un poids oppressur une classe de bienfaiteurs de l'humanité auxquels ils ne manque qu'un diplôme.

« La médecine est pourtant nécessaire, dit le docteur, il faut des médecins pour soulager les maux de l'humanité ; mais comme celle-ci est insuffisante et que ceux-là ne possèdent pas les qualités ni les moyens propres à remplir ce but, il nous faut nécessairement nous tourner d'un autre côté et chercher dans le magnétisme un baume à nos souffrances, une consolation à notre âme et un doux rayonnement à notre cœur. »

Le baron du Potet adressait à Dieu une belle et fervente prière, qui est reproduite dans cette brochure. C'est un appel à la vérité, à la lumière, pour le bien de l'humanité.

Dans ces trente-une pages est condensée la matière d'un gros volume. C'est substantiel, utile et bienfaisant, moralement et physiquement.

Le sujet est exposé sous ses diverses faces, ainsi que l'indique la *table des matières*. Quinze sections comportent les questions suivantes : Origine des souffrances, de la maladie et de la mort. — Justice et utilité des souffrances. — Des mauvais esprits, nos séducteurs et nos complices. — Des maladies. — Le meilleur traitement. — Quand aura lieu la fin de la lutte. — Les qualités morales du guérisseur. — L'antidote du mal. — Défauts et insuffisance des médecins. — Cessez médecins !!! Place à la déesse Hygie. — Le magnétisme. — Le fluide magnétique. — Des diverses phases du magnétisme. — Les médecins jugés par eux-mêmes. — La liberté de faire le bien. — Conclusion.

« Le libre exercice de la médecine s'impose de jour en jour ; il deviendra, sous peu, une nécessité et sera le salut d'un grand nombre de malades, souvent abandonnés ou condamnés par nos savants officiels.

« Considérant qu'il y a une multitude innombrable de malades qui, après avoir consulté les médecins les plus en renom et avoir absorbé en vain les drogues les plus diverses, ont obtenu une amélioration et très souvent une guérison radicale en ayant recours aux guérisseurs non diplômés, nous faisons les vœux les plus sincères pour que l'on accorde à chaque malade la liberté de confier le soin de sa santé au guérisseur, diplômé ou non, qui possède sa confiance. En un mot, nous voulons *que la pratique de l'art de guérir soit libre, sous la seule garantie des lois de droit commun.* »

Telle est la conclusion de cette *Thèse*. Nous joignons nos vœux aux vœux de l'auteur.

Nous avons été témoins tous de jugements arbitraires, qui de plus en plus nous menacent. On a condamné des *guérisseurs* et même des personnes n'ayant pas la *spécialité* du genre, à de la prison et à de fortes amendes pour le crime *d'avoir* GUÉRI. — Notez que ce n'est point pour n'avoir point pu guérir. — C'est donc le bien que l'on empêche.

La Justice se montre partiale, on le constate fréquemment. Elle condamnera une veuve qui aura donné de l'eau magnétisée, une somnambule qui aura recommandé un navet sous la cendre, un cordonnier qui aura fait du massage ; elle leur infligera autant de fois l'amende que le cas se sera renouvelé ; elle les fera jeter en prison. D'un autre côté, elle laissera débiter par des commerçants les eaux de Lourdes, les eaux diverses des communautés, les boules ferrugineuses, les élixirs, les pommades, les onguents, les thés composés et toutes sortes d'autres choses plus en usage pour le corps que pour l'âme, et procurant beaucoup d'argent à leurs inventeurs.

Il faut être logique.

Si un homme a le don de guérir, il a le droit d'user de sa faculté. Dieu le veut.

Mais si un homme a le pouvoir guérissant à l'exemple de son modèle Jésus, et que les hommes le condamne pour ce pouvoir même, il faut que ces hommes portent aussi leur sentence sur la Vierge Marie, les Saints du Paradis et les Eglises. Tous les ex-voto dénoncent ces coupables. Et les béquilles, et les croix, et les cœurs, et les cierges, et les fleurs, tout cela doit être frappé d'interdit en les personnes augustes des curés, des évêques et archevêques, des cardinaux et du Pape ; de plus, payer les amendes.

Eh bien ! amis de la *Lumière*, tant qu'un cierge brûlera et que les troncs se rempliront pour l'obtention des grâces, guérissez-vous entre vous, sans peur et sans scrupules.

Si le droit n'est pas dans la maison, il n'est pas dans les Eglises et les couvents, car Notre Père a doté tous ses enfants de même. Si, parmi ses enfants, il y en a de moins développés que les autres ; que les plus avancés opèrent pour eux ! Voilà la véritable équité, la bonne justice et la réelle fraternité dans la sainte Liberté du bien.

Après cela si, quand même et malgré tout, il nous faut payer pour avoir *commis* le bien, rappellons que l'épreuve augmentera notre fortune de l'au-delà. Si notre conscience est pour nous, même en étant condamnés, nous aurons toujours raison.

Je désire vous compter une petite anecdote au sujet de celui que l'on a connu et aimé dans la *Lumière*, Adolphe Grange (Jean Darcy).

Il ne voulut jamais recevoir de médecin, malgré ses souffrances désespérées.

Quand il fut mort, un médecin vint de suite ; les circonstances l'exigeaient par la voix des voisins et pour la sécurité de sa veuve.

— Qui était son médecin habituel ? demanda ce docteur à la veuve, un peu durement.

— Il n'en avait point, répondit-elle.

Le docteur fit une grimace, tourna le dos et envoya aussitôt sa note de vingt francs.

Le même jour, un autre docteur délégué arrive auprès du corps froid. Il demande poliment, avec une grande douceur, à la dite veuve :

— Quel était son médecin, madame ?

– Il n'en a jamais voulu avoir, docteur. Il n'avait pas confiance en la médecine.

Le docteur sourit tristement et dit :

« C'était un homme intelligent, votre mari, madame. Il est probable qu'avec un médecin, il serait mort quelque temps plus tôt. »

Le magnétisme ne put empêcher l'heure fatale de sonner pour Adolphe Grange; mais, en vérité, ses souffrances en furent plus d'une fois très atténuées et il mourut avec le plus grand calme.

En terminant ce court article à propos du libre exercice de la médecine, la *Lumière* a le plaisir d'annoncer à ses lecteurs que le docteur des Rioux de Messimy compte dès ce jour parmi nos collaborateurs.

« Je vous adresse, écrit-il, mon premier article, que j'ai voulu consacrer à notre héroïque Jeanne Darc, la Pucelle d'Orléans, la fille de Dieu, que l'on vient de fêter avec tant d'éclat par toute la France. Quoique deux articles aient déjà parus touchant Jeanne Darc, dans votre dernier numéro de la *Lumière*, j'ai pensé que le présent serait lu avec un réel intérêt et une douce émotion, par tous les lecteurs et lectrices de votre vaillante publication, c'est ce qui m'a décidé à vous l'envoyer. »

Quoique l'article de notre nouveau collaborateur répète certaines choses de notre dernier numéro, on ne s'en plaindra pas, puisqu'il s'agit de Jeanne Darc.

Chère et grande Jeanne Darc, patronne des médiums de Dieu pour le travail des Esprits de Dieu, protège les *guérisseurs* contre l'injustice des hommes et permetteur, en les aidant de tes bons fluides, de triompher de toutes les maladies, y compris la résistance des médecins !

LUCIE GRANGE.

HISTOIRE VRAIE. -- LA DOUBLE VUE

Les histoires de revenants ont toujours eu et auront toujours un grand attrait pour les lecteurs, même les plus raisonnables. En voici une qui nous semble avoir un caractère étrange, où apparaît d'une façon frappante ce que les anciens et les modernes ont appelé *La double vue*.

Jadis, la forêt de Sénart ne jouissait pas d'une meilleure réputation que la forêt de Bondy. Une belle nuit d'été de l'année 1799, la diligence de Paris à Melun venait de s'engager dans une allée de chênes qui traversait la forêt dans toute sa longueur, des chênes centenaires si touffus, que la route

restait enveloppée de ténèbres. La rotonde et le coupé étaient pleins ; dans l'intérieur, deux voyageurs seulement et, sur l'impériale, un ténor de province qui chantait à tue-tête le rondeau en vogue de la *Belle Arsenne*. Dans de pareilles conditions, personne ne semblait courir le moindre danger, et la diligence s'en allait au pas.

En entrant à Corbeil, le cocher, suivant l'usage, fit prendre à ses chevaux une vive allure qui ébranla les pavés de la ville endormie. On arrive au relais de la poste. Sur l'invitation du conducteur, qui n'est pas fâché de se rafraîchir, tous les voyageurs descendent ; on bâille, on se regarde, on se compte.

— Voilà qui est curieux, s'écrie le conducteur ; où sont donc passés mes deux voyageurs de l'intérieur ?

— Ne vous tourmentez pas, gros père, dit le ténor, on les retrouvera, vos voyageurs ; le loup ne les a pas mangés.

— Parbleu ! riposte un tabellion se rendant à Melun, et la preuve c'est qu'avant d'entrer en forêt, je me suis penché à la portière pour leur offrir une prise de tabac.

On attend. Le conducteur se lamente, les voyageurs s'impatientent, personne ! Il faut repartir au bout d'une heure, sans avoir retrouvé ceux qui ont si mystérieusement disparu.

⁂

Quelques jours après, la police prévenait M. Méhul, professeur au Conservatoire, que son plus ancien et son meilleur ami, M..., n'avait pas été revu depuis le soir où il était monté en diligence, dans la cour des Messageries, pour se rendre à Melun. Cette nouvelle causa un profond chagrin à l'illustre maëstro ; il fit pour retrouver son ami, mort ou vivant, des démarches qui, toutes, restèrent sans résultat. Une disparition si étrange préoccupait beaucoup l'artiste ; il en parlait et y pensait sans cesse ; il en perdait l'appétit et le sommeil.

Certaine nuit, il s'agitait sur ses oreillers sans pouvoir dormir — l'horloge de Saint-Roch, dont il était alors voisin, venait de sonner deux heures — la lune, pénétrant à travers les volets que Méhul laissait entr'ouverts pour se lever de bon matin, éclairait la chambre d'une lueur fantastique, lorsque le musicien aperçut, non loin de son lit, un petit bossu à la physionomie féroce, qui tenait entre ses longues mains crochues une corde enroulée.

Méhul se frotte les yeux et se soulève sur ses oreillers, cherchant à se convaincre qu'il n'est pas le jouet d'un cauchemar ; le bossu est bien là, à deux pas du lit, et l'artiste s'apprête à lui demander la raison de cette visite singulière : soudain, sa langue se glace, ses cheveux se dressent sur sa tête, un frisson bien naturel secoue ses membres : derrière le bossu, il vient de découvrir une forme blanche, aux contours indécis, dont le regard éteint semble se diriger vers lui ; ce fantôme, Méhul le connaissait, c'est celui du cher compagnon perdu ! Au même instant, la lune se voile d'un nuage, la chambre devient obscure et la vision s'évanouit.

En vain Méhul se raidit contre la peur ; il attend, il guette, il évoque de nouveau la vision lugubre ; aucun phénomène surnaturel ne vient troubler le reste de sa nuit et, au matin, brisé de fatigue, il s'endort d'un sommeil fiévreux. Il s'éveille fort tard et cherche à rassembler ses souvenirs.

J'ai rêvé sans doute, pensait-il en se hâtant pour se rendre à l'Opéra-Comique où l'on préparait une reprise de l'*Irato* ; ce que c'est qu'une idée fixe ! le cerveau finit par se brouiller et s'affaiblir, on ne distingue plus la vision de la réalité. Pourtant, quelle netteté ! quelle vivacité d'impressions dans ce rêve ! j'aurais juré que j'étais éveillé, que je voyais mon pauvre ami me regarder tristement et me faire des signes. Mais le petit bossu, que diable faisait-il là ? — Allons, décidément, c'est absurde ; je ne raconterai à personne, pas même à ma femme, l'hallucination que j'ai eue cette nuit : on se moquerait de moi et on aurait raison.

⁂

Tout s'efface en ce monde, même les plus vives impressions ; si Méhul pensait encore quelquefois à son ami, il finit par oublier complètement la double apparition qui l'avait un instant troublé.

Cinq années s'écoulèrent. Le César impérial venait de poser sur sa tête la couronne des rois de France et on célébrait par des réjouissances publiques son glorieux avènement. Méhul, donnant le bras à sa femme et suivi de ses enfants, était venu, comme un bon bourgeois, admirer les illuminations des Champs-Elysées. Il était en extase devant une fontaine étincelante, placée à la hauteur du rond-point, lorsque, tout-à-coup, il sentit qu'on explorait avec précaution les poches de sa redingote. D'un mouvement preste, il saisit la main du voleur, puis, faisant volte-face, il se trouve vis-à-vis d'un petit homme bossu. Ce disgracieux personnage ne lui est pas inconnu. Où donc a-t-il déjà vu cette physionomie scélérate et ces mains de gorille ? La mémoire lui revient brusquement et, dans sa surprise, il lâcherait son voleur si la police ne venait le prendre. Tout tremblant, Méhul se rend au poste voisin faire sa déclaration : cet homme a voulu le voler. Il pourrait en dire d'avantage, il n'ose. Accuser d'un meurtre un homme qu'on n'a jamais vu qu'en rêve, est-cepossible ?

Etcepen dant la tentation est bien forte ; il rentre chez lui, agité par les souvenirs que vient de raviver cette bizarre aventure. Il se couche, mais il n'a pas la moindre envie de dormir ; les yeux grands ouverts, il réfléchit ; il se livre dans son esprit un combat violent. Ne devrait-il pas confier à un magistrat ce qui lui est arrivé jadis ? Songe ou vision, n'était-ce pas un avertissement du ciel que cette double apparition dont il a gardé pour lui le secret ? Comme il y a cinq ans, la lune pénètre entre les volets, et le carillon de la paroisse vient de sonner deux heures. Juste en cet instant, une ombre blanche apparaît de nouveau dans le rayon lumineux aux abords de la fenêtre. — Venge-moi, murmure une voix sépulcrale. — Oui, cher ami, je te vengerai, je le jure, s'écrie Méhul en se dressant dans sa couche.

⁂

Cette fois, il n'hésiste plus. Le lendemain, de bonne heure, il était chez le commissaire du quartier des Champs-Elysées et lui racontait en toute franchise l'étrange vision. Le fonctionnaire de la police eût sans doute envoyé promener tout autre que M. Méhul, maître de chapelle de S. M. l'Empereur et musicien de génie auquel l'Opéra devait déjà plus d'un chef-d'œuvre ; il écouta avec attention et promit de tenir sérieusement compte des révélations qu'on venait de lui faire. Pour commencer, il fit mettre le bossu au secret le plus rigoureux, et un juge d'instruction fort malin harcela le prévenu d'interrogatoires captieux propres à jeter l'alarme dans une conscience coupable.

Ces manœuvres réussirent à souhait ; il ne fallut pas plus de huit jours pour faire avouer au bossu qu'il était bien, en effet, l'assassin de M... Le misérable avait fait partie, sous la Terreur, de l'association des *Tape-dur*, ces coupe-jarrets que le Comité de Salut Public employait pour fomenter les émeutes. La chute du régime de *fraternité ou la mort* avait laissé des loisirs à cet estimable citoyen, qui ne se souciait guère de reprendre son ancien métier de tailleur et voulait se créer des ressources indépendantes. L'indiscrétion d'une domestique lui apprit que M... devait aller à Melun pour verser entre les mains d'un notaire le prix d'une maison de campagne qu'il venait d'acheter et où il comptait finir ses jours. Le *Tape-dur* fit son profit de ces renseignements et se trouva dans la cour des Messageries pour monter dans la diligence de Melun le même soir que l'ami de Méhul. Assis en face du voyageur sans défiance, qui ne tarda pas à s'assoupir, il guetta une occasion favorable. Au milieu de la forêt de Sénart, profitant de l'obscurité de la nuit, de l'épaisseur des arbres, du grincement des roues et de la voix formidable du ténor, il avait jeté une corde autour du cou du dormeur et l'avait étranglé sans que le malheureux pût se reconnaître. Puis, ouvrant la portière de la diligence, il avait poussé le cadavre sur la grand'route, sauté à terre et enfoui sa victime sous les branchages, après lui avoir soustrait un portefeuille bourré de valeurs. La nuit suivante, il revenait avec une bêche et une pioche creuser une fosse dont il désigna la place et où on trouva le squelette du voyageur. Les jurés, qui

n'étaient pas si bons enfants qu'aujourd'hui, n'accordèrent pas de circonstances atténuantes au méchant Quasimodo, et il monta sur l'échafaud, jour pour jour, trois mois après avoir eu la malencontreuse idée d'explorer les poches de Méhul.

***

Telle est la véridique histoire qui nous fut contée l'autre jour, dans le plus coquet des boudoirs parisiens, par le petit-fils d'un maréchal de France, qui la tenait lui-même du grand artiste. Les incrédules diront s'ils veulent que les musiciens sont gens d'imagination, fort nerveux le plus souvent, et que l'auteur de *Joseph* a rêvé tout éveillé. Il nous a semblé, par ce temps de spiritisme, que l'anecdote était curieuse et saisissante.

MARY SUMMER.

Cette histoire vraie « La double vue, » a été publiée par le « Figaro » le 12 décembre 1885. Nous pensons que Mary Summer nous pardonnera cet emprunt, au bénéfice de la Vérité que la « Lumière » propage. L'histoire est reproduite *in-extenso*.

La fin de *Néolita* sera, nous l'espérons, publiée dans notre prochain numéro. L'auteur est en voyage, mais il n'a point perdu de vue les articles à faire.

LES APPARITIONS DE JEANNE D'ARC

Les diverses manifestations des esprits, les apparitions entre autres, ont existé de temps immémorial, depuis les origines du monde jusqu'à nos jours; elles ont été constatées chez tous les peuples qui se sont succédés sur notre globe, leur servant de base à toutes les religions. La croyance aux esprits est universelle, nous la trouvons dans l'Inde, chez les adeptes de la Doctrine des *Védas*, chez les sectateurs des *Pitris* et chez les *Brahmes*, puis chez les Egyptiens, sectateurs d'Hermès Trismégiste, l'Ecole d'Alexandrie, chez les Kabbalistes juifs, les Polythéistes grecs, où nous la trouvons florissante aux Ecoles de Pythagore, de Socrate, de Platon et de Philon, et il n'est pas jusqu'aux Gaulois et aux premiers Chrétiens qui n'aient cru fermement à l'existence des esprits et à leurs manifestations aux vivants, à l'état de veille comme à l'état de sommeil.

La sainte Bible, un des livres de religion les plus anciens, fourmille de faits d'apparitions, que nous trouvons également très nombreux dans les vies des saints. De nos jours même, il y a une multitude de personnes, très honorables, d'ailleurs, et très dignes de foi, qui ont vu, *de leurs yeux vu*, et sont toujours prêtes à témoigner des réelles communications qu'elles ont eues avec les esprits désincarnés de parents ou d'amis, leurs *chers disparus*.

Dans l'histoire de France, nous trouvons une page sublime et immortelle qui devrait faire battre le cœur de tout Français aimant Dieu et sa patrie. C'est celle de l'héroïque pucelle, simple fille des champs, bergère à l'âme pleine de candeur et d'innocence, dont le Tout-Puissant a voulu, dans ses admirables desseins, se servir comme d'un instrument docile pour manifester son infinie miséricorde à une nation ingrate qui s'était éloignée de ses divins commandements, et dont, cependant, il ne voulait pas la perte, mais le retour à Lui, source de l'éternelle Justice et de l'éternelle Vérité.

Nous relaterons maintenant, pour l'édification de nos lecteurs et de nos lectrices, les très belles et très irrécusables apparitions de Jeanne d'Arc, qui sont autant de preuves manifestes et éclatantes de sa mission divine pour notre chère France. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire, à ce propos, la déclaration de Jeanne devant ses « juges » :

« Tout ce que j'ai fait de bien pour la France, je l'ai fait par la grâce et d'après l'ordre de Dieu, le Roi du Ciel, comme il me l'a révélé par ses anges et ses saints, et tout ce que je sais, je le sais uniquement par les révélations divines.

« C'est sur l'ordre de Dieu que je me suis rendue auprès du roi Charles VII, fils du roi Charles VI. J'aurais mieux aimé être

écartelée par les chevaux, que d'aller le trouver sans la permission de Dieu, dans la main duquel sont toutes mes actions. Sur lui et sur nul autre reposait tout mon espoir ; tout ce que ses voix m'ont ordonné, je l'ai fait de mon mieux, selon mes forces et mon intelligence. Ces voix ne m'ont rien ordonné qu'avec la permission et le bon plaisir de Dieu, et tout ce que j'ai fait en leur obéissant, je crois l'avoir bien fait.

« Si je voulais dire tout ce que Dieu m'a ordonné, huit jours ne suffiraient pas. Il y a maintenant sept ans que les saints m'apparurent pour la première fois. C'était un jour d'été, vers l'heure de midi. J'avais à peu près treize ans, et j'étais dans le jardin de mon père ; j'entendis la voix à droite, du côté de l'église ; je vis en même temps une apparition entourée d'une grande clarté. Elle avait l'extérieur d'un homme très bon et très vertueux : elle portait des ailes et était environnée de tous côtés de beaucoup de lumière et accompagnée des anges du ciel. Car les anges viennent souvent vers les chrétiens sans que ceux-ci le remarquent ; moi-même je les ai vus souvent parmi eux. C'était l'archange Michel.

« Il me parut avoir une voix très respectable, mais j'étais encore une jeune enfant, et j'eus grand peur de cette apparition et je doutai fort que ce ne fut un ange. Ce fut seulement après avoir entendu cette voix trois fois, que je la reconnus pour la sienne. Il m'enseigna et me montra tant de choses, qu'enfin je crus fermement que c'était lui. Je l'ai vu, lui et les anges, de mes propres yeux, aussi clairement que je vous vois, vous, mes juges, et je crois, d'une foi aussi ferme, ce qu'il a dit et fait, que je crois à la passion et à la mort de Jésus-Christ notre sauveur, et ce qui me porte à le croire, ce sont les bonnes doctrines, les bons avis, les secours avec lesquels il m'a toujours assistée.

« L'ange me disait qu'avant tout, je devais être une bonne enfant, me bien conduire et aller souvent à l'église, et que Dieu me soutiendrait. Il me racontait la grande pitié qui était au royaume de France, et comment je devais me hâter d'aller secourir mon Roi. Il me disait aussi que sainte Catherine et sainte Marguerite viendraient vers moi, et que je devais faire tout ce qu'elles m'ordonneraient, parce qu'elles étaient envoyées de Dieu pour me conduire et m'aider de leurs conseils dans tout ce que j'avais à exécuter.

« Sainte Catherine et sainte Marguerite m'apparurent ensuite, comme l'ange l'avait prédit. Elles m'ordonnèrent d'aller trouver le sire de Baudricourt, capitaine du roi à Vaucouleurs, lequel, à la vérité, me repousserait plusieurs fois, mais finirait par me donner des gens pour me conduire dans l'intérieur de la France, auprès de Charles VII, après quoi je ferais lever le siège d'Orléans. Je leur répondis que je n'étais qu'une pauvre fille qui ne savait ni chevaucher, ni conduire la guerre. Elles répliquèrent que je devais porter hardiment ma bannière, que Dieu m'assisterait et que j'aiderais mon Roi à recouvrer, malgré ses ennemis, tout son royaume. « Va en toute confiance, ajoutèrent-elles, et quand tu seras devant ton Roi, il se fera un beau signe pour qu'il croie à ta mission et te fasse bon accueil. » Elles m'ont dirigée pendant sept ans, et m'ont prêté leur appui dans tous mes embarras et mes travaux, et maintenant il ne se passe pas de jour qu'elles ne me visitent. Je ne leur ai rien demandé, si ce n'est pour mon expédition, et que Dieu voulut bien assister les Français et protéger leurs villes ; pour moi, je ne leur ai pas demandé d'autre récompense que le salut de mon âme. Dès la première fois que j'entendis leurs voix, je promis librement à Dieu de rester une vierge pure de corps et d'âme, si cela lui était agréable, et elles me promirent, en retour, de me conduire dans le paradis, comme je les en ai priées.

« Les saintes ne m'ont point ordonné de garder le silence sur leurs apparitions, mais je craignais beaucoup d'en parler, de peur que les Bourguignons n'empêchassent mon voyage vers le Roi, et surtout de peur que mon père n'y mît obstacle. Du reste, les voix me laissaient libre de le dire ou de le cacher à mes parents ; mais pour rien au monde je n'eusse voulu le leur découvrir. Dans toutes les autres choses, j'ai fidèlement obéi à mon père et à ma mère, et je ne crois point avoir

péché en partant sans les avertir, car je m'en allais sur l'ordre de Dieu, et je serais également partie quand même j'aurais eu cent pères et cent mères, quand même j'aurais été la fille d'un roi.

« Je ne sais si j'ai entendu les saintes sous l'arbre des Fées, mais je sais bien que je les ai vues près de la fontaine. Je les vois rarement sans qu'elles soient entourées de lumière ; je vois leur visage, mais je ne saurais dire si elles ont des vêtements, des bras et, en général, un corps sensible. Je les vois toujours sous la même forme et jamais je n'ai remarqué une seule contradiction dans leurs discours ; je sais bien les distinguer l'une de l'autre, je les reconnais au son de leur voix et à leur salut, car elles se nomment elles-mêmes quand elles commencent à me parler. Quand je suis dans la forêt, je les entends venir à moi. Sainte Catherine et sainte Marguerite portent de riches couronnes, comme il est juste ; je comprends très bien ce qu'elles disent ; elles ont une voix douce, modeste et agréable, et elles parlent d'une manière très digne, en bonne langue française. Je voudrais que tout le monde les entendît aussi distinctement que moi. Avant et après la prise d'Orléans, elles m'ont appelée plusieurs fois Jeanne la pucelle et Fille de Dieu. De temps en temps, sainte Catherine et sainte Marguerite me disent aussi d'aller à confesse.

« Elles viennent souvent sans que je les appelle, et quand elles tardent à paraître, je prie notre Seigneur de me les envoyer. Je n'ai jamais eu besoin d'elles sans qu'elles soient venues. Quand saint Michel et les anges et les deux saintes viennent à moi, j'ai une grande joie de n'être point en péché mortel ; car si j'y étais, je pense qu'elles me quitteraient sur le champ. Je leur rends tous les honneurs qui sont en mon pouvoir, sachant bien qu'elles habitent le royaume du ciel. J'ai aussi offert à la messe, des cierges, dans la main du prêtre, devant l'autel de sainte Catherine, en l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge et de mes deux saintes ; mais je n'en ai jamais allumé autant que j'aurais voulu. J'ai également orné leurs images de couronnes ; dès qu'elles viennent à moi, je m'agenouille devant elles et si je viens à y manquer, je leur en demande pardon. Quand saint Michel et les anges se séparaient de moi, je baisais aussi la terre où ils s'étaient tenus, et je m'inclinais devant eux. J'ai embrassé avec mes bras, sainte Marguerite et sainte Catherine ; j'entends à présent leurs voix tous les jours, et j'en ai grand besoin ; car sans leur secours, je serais déjà morte. »

Tel est le récit, sublime dans toute sa simplicité, que Jeanne d'Arc fit devant ses « juges » touchant les origines de sa mission toute providentielle. L'inébranlable constance de Jeanne dans ses affirmations à cet égard, en dépit de tous les pièges et au milieu des plus cruelles tortures, prouve surabondamment la divinité de l'origine de ses visions. Lorsque les tourbillons de flammes commençaient à gagner la vierge martyre, on l'entendit pardonner à ses bourreaux et s'écrier : « Encore mes voix ! je les entends ! » et expirer en prononçant trois fois le doux nom de Jésus.

Dans les temps de corruption et d'anarchie que nous traversons, (pleins de menaces et d'orages), où l'humanité prise d'un fol orgueil, s'étant éloigné des sources pures de la Vérité, en voulant séparer la science de la Religion, est sur le point de s'engloutir dans un effroyable cataclysme, Dieu, dans sa souveraine justice et son infinie bonté, a daigné nous tendre la main en permettant aux esprits de ceux qui nous ont précédés ici-bas, ou à d'autres des mondes supérieurs, de venir se manifester, de diverses manières, au milieu de nous, nous fournissant ainsi de redoutables armes, pour combattre et terrasser le matérialisme et le septicisme, causes, en grande partie, de nos hideuses plaies sociales.

Quand donc sonnera l'heure de la délivrance de notre malheureuse France ? La vierge de Donrémy, héroïne de nos armées, viendra-t-elle de nouveau « *en esprit* » nous prêter, *de par le Roy du Ciel*, son aide si précieuse pour le relèvement moral et matériel de notre patrie ?.. Prions et espérons ! !

GASTON DE MESSIMY.

Puéchabon, (Hérault), le 9 mai 1894.

QUELQUES DATES AU SUJET DE JEANNE D'ARC

Dans le mois de mai se rencontrent les souvenirs des plus hauts faits et les plus touchants épisodes de la vie de la grande héroïne.

25 mai 1429. — Perceval de Boulainvilliers, un des notables personnages de la cour de Charles VII, recueille les récits populaires sur la naissance et sur les visions de Jeanne.

25 mai 1430. — Le duc de Bourgogne, après des hésitations, a une entrevue avec la Pucelle, prisonnière de son vassal, Jean de Luxembourg.

Le 25 mai 1429, Perceval de Boulainvilliers, conseiller chambellan de Charles VII et sénéchal du Berry, se mettait au courant des récits qui couraient sur Jeanne, déjà en possession d'une légende.

Il voulait satisfaire la curiosité de Philippe de Visconti, duc de Milan, intrigué au sujet de cette Pucelle qui avait accompli de grandes choses et en faisait pressentir de plus grandes.

Dans sa lettre envoyée en juin, le sire de Boulainvilliers raconte avec un accent de foi les faits suivants, qu'on retrouve, plus ou moins brodés, dans diverses chroniques :

Jeanne vint au monde la nuit de l'Epiphanie. Cette nuit-là, tous les habitants de Domrémy furent saisis, sans savoir pourquoi, d'une allégresse qui tenait du délire. Ils couraient par les rues, se disant les uns aux autres : « Que se passe-t-il donc de nouveau pour que nous ressentions telle joie ? » Les coqs battant des ailes, se mirent à chanter avec des cris inaccoutumés. L'air était rempli de parfums enivrants et de mystérieuses harmonies.

C'est à l'aube de ses treize ans que Jeanne eut sa première vision.

Elle était à la prairie avec d'autres jeunes filles. On joua à courir. Jeanne courut avec une agilité si grande, qu'elle semblait ne pas toucher terre et qu'une de ses compagnes lui dit :

— Mais, Jeanne, tu voles !

Jeanne, qui d'un bond venait d'atteindre le but fixé, était tout en nage et voulait se reposer. Or, il se trouva là un jeune homme qui lui dit :

— Jeanne, cours au logis ; ta mère te demande.

Jeanne partit. Mais à peine fut-elle à l'écart de ses compagnes, qu'une nuée transparente s'offrit à sa vue, et, du sein de la nuée, sortit une voix qui lui dit :

— Jeanne, il faut changer ta vie. Tu es destinée à des merveilles.

Un jour qu'elle rêvait aux champs, l'apparition eut lieu, mais plus grandiose, plus éclatante que jamais :

— Jusqu'à quand tarderas-tu ? disait la voix. Pourquoi ne pas te hâter à l'appel du roi du ciel ? Tu restes là et la France périt.

Jeanne, tant soit peu excitée, répondit :

— Fais, m'est-t-il dit, fais. Quoi ? comment ? où ? Je ne connais ni les routes, ni les gens, ni le roi. On ne me croira pas. Je serai raillée, et justement. Est-il plus sotte chose que d'aller dire aux grands qu'une petite fille va délivrer la France, diriger les armées, triompher de l'ennemi ? Et comme on se moquerait de cette petite fille vêtue d'un habit d'homme !

Jeanne dit cela et bien d'autres choses encore. Il lui fut répondu : « Le roi du ciel l'ordonne. Ne t'inquète pas comment cela sera. Comme Dieu veut au ciel, ainsi il est fait sur terre, Va-t-en à Vaucouleurs. »

Jeanne obéit.

JOSEPH FABRE.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour l'œuvre de la « Lumière »

Liste du mois d'avril 1894

M. Clavel, 25 fr. — Mme Nancy Detrois, 2 fr. 50. — Mme Céline Couty, 1 fr. — Mme Bonne, 25 fr. — M. Desplanches, 4 fr.

Pour le soulagement de la misère

Madame Bonne, 10 fr. — M. Buret, 20 fr.

Le Gérant, ALEXANDRE CHARLE.